

Eh ! pardieu ! je le sais bien que je suis fou, voilà ce qui fait ma force. Trouvez-moi une plus joyeuse et une meilleure folie que la mienne. C'est si bon de se laisser aller aux élans de son cœur, d'aimer et d'être aimé, ou du moins de le croire. L'amour n'est-il pas une question d'optique ? Mais j'ai tort de vous parler ainsi à vous, homme sévère, esprit sérieux qui planez au dessus des faiblesses humaines, parce que jamais vous n'avez aimé.

— C'est vrai ! je n'ai jamais aimé, moi, fit le comte en pâlissant.

— Vous le voyez bien, vous êtes contraint de l'avouer, aussi vous êtes incapable de deviser d'amour. Voyez-vous, mon cher comte, dit-il avec un magnifique aplomb, un homme doit être de son âge, avoir les faiblesses, les élans et les entraînements que cet âge comporte. Et ! des sages de trente ans ! Ce sont des esprits malades, des êtres auxquels il manque un sens. Il faut aimer, aimer toujours, aimer quand même, nous sommes créés pour cela. Tout aime dans la nature, les hommes, les animaux, jusqu'aux plantes et aux fleurs. L'amour, c'est le rayon de soleil qui illumine le cœur de l'homme et qui attire invinciblement l'héliotrope. L'amour est une jouissance aiguë, qui fait tressaillir comme la harpe éolienne toutes les fibres de notre être. L'homme qui n'a pas aimé n'a pas vécu parce qu'il n'a pas souffert. L'amour en un mot est non-seulement un besoin, mais encore une des conditions de la vie humaine. L'amour naît d'un rien, d'un regard, d'un sourire, d'une commotion que l'on reçoit et qui vous frappe au cœur comme un coup de foudre. On aime sans savoir pourquoi. C'est une flamme du cœur qui vous monte au cerveau et vous rend fou. Croyez-moi, comte, laissez là pour un instant votre sagesse puritaine. Aimez, ne serait-ce qu'une fois, et vous verrez combien seront douces les tortures que vous infligera votre amour. Vous souffrirez un martyre tel que vous ne pardonneriez jamais au maladroît ami qui vous prouvera clair comme deux et deux font quatre que l'objet de votre culte vous trompe. Car ceci est encore une des conditions de l'amour : il faut toujours qu'un des deux soit trompé !

— Allons, mon cher de Lérans, sur ma parole, vous êtes fou !

— Pardieu ! je le sais bien, ne vous ai-je pas dit, il n'y a qu'un instant, que j'étais amoureux ? Croyez-moi, je vous le répète, essayez-en.

— Je le voudrais, mon cher de Lérans, malheureusement cela m'est impossible.

— Puisqu'il en est ainsi, comte, sur mon âme, je vous plains sincèrement ; vous vous privez de parti pris de la seule chose qui puisse rendre la vie agréable. Mais du moins vous n'êtes pas exclusif, n'est-ce pas ? Si vous n'aimez point, vous n'empêchez pas vos amis d'aimer ?

— Oh non, cela ne va pas jusque-là. Aimez tout à votre aise. Dieu veuille, et c'est mon désir le plus sincère, que votre soi-disant bonheur dure longtemps !

— Amen ! je vous remercie de tout mon cœur, mon cher comte. Je suis optimiste, moi, j'aime ma maîtresse de toute mon âme, mais en somme, cela durera tant que cela pourra. Ce sera toujours autant de gagné.

— Quel fou vous faites !

— Eh ! mon Dieu ! la vie n'est pas assez gaie par elle-même pour qu'on passe son temps à s'attrister encore. Il est bien entendu, mon cher comte, que s'il survenait quelque événement grave, vous me feriez aussitôt avertir ? Je suis des vôtres ; d'ailleurs, je

serais réellement au désespoir s'il se donnait dans cette bonne ville de Paris un seul coup d'épée sans que je fusse de la fête.

— Je vous avertirai, mon ami, soyez tranquille.

— Fort bien ! voilà qui me rend toute ma bonne humeur, ainsi vous ne m'en voulez point ? Vous excusez mes folies ?

— Ne vous l'ai-je pas dit déjà, enfant que vous êtes !

— Alors, tout est pour le mieux ! ah ! mon cher comte, quelle charmante chose que l'existence, quand on a une maîtresse jeune, aimante...

— Oui, mais quand cette maîtresse vous trahit ?

— Ah ! dame, vous le savez, à la guerre comme à la guerre... Et puis, il ne faut pas songer à cela, ça porte malheur !

— Quel charmant fou vous faites ! combien vous êtes divertissant ! Sur l'honneur, le temps court en votre compagnie avec une rapidité extrême.

En ce moment la porte s'ouvrit et le capitaine Vatan entra.

— Eh ! fit-il avec une joyeuse surprise, qu'avons-nous donc ici ? Monsieur le comte de Lérans, si je ne me trompe.

— Lui-même, mon cher capitaine, et bien heureux de vous voir.

— Croyez, mon cher comte, que, de mon côté... Ah ! ça, qu'avez-vous donc ? Sur ma parole, vous voici tout emmitoufflé.

— Hélas ! oui, mon cher capitaine, une entorse que je me suis donnée.

— Donné est le mot, interrompit Olivier.

— Comte, comte, vous manquez à votre serment.

— Oh ! si peu ! d'ailleurs le capitaine Vatan...

— Peut parfaitement être mis dans la confidence, soyez tranquille, monsieur de Lérans. Ah ça ! est-ce qu'il y a longtemps que vous vous êtes donné cette entorse ?

— Il y a onze jours aujourd'hui, vous voyez mon état.

— Oui, oui, je vois fort bien. Mais, dites donc, elle est donc comme la fièvre quartaine, votre entorse ?

— Que voulez-vous dire ?

— Dame ! il paraît qu'il y a des moments où elle vous quitte ou bien où vous la quittez, je ne sais pas lequel des deux.

— Je vous avoue, capitaine, que je ne vous comprends pas du tout.

— C'est que probablement je m'explique mal, mais je vais tâcher d'être plus clair ; il paraît qu'hier au soir, à onze heures de nuit, lorsque je vous ai croisé courant comme un cerf du côté de la place Royale, vous aviez jugé à propos de laisser votre entorse dans votre chambre.

— Tiens, tiens, tiens ! fit le comte.

— Capitaine, murmura le jeune homme avec embarras.

— Du reste, reprit imperturbablement l'aventurier, c'est une justice à vous rendre, mon gentilhomme, vous courrez bien. Corbieux ! Comme vous détailiez ! Vous avez littéralement sauté par dessus un bourgeois qui cherchait sa lanterne qu'il avait laissé tomber.

— A-t-il eu assez peur, le pauvre homme ! s'écria le comte de Lérans en riant.

— Ah ! vous en convenez donc ?

— Pardieu ! que voulez-vous que je fasse, vous savez tout.

— Non, pas tout, reprit finement le capitaine en lui jetant un regard d'intelligence, mais je me doute de bien des choses. Maintenant, parlons sérieusement. Je ne viens ici que pour cela et suis charmé de vous y rencontrer.

— De quoi s'agit-il ? demanda le comte.